Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 28

Artikel: La douceur chez les jeunes filles
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196981

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-sixième année. N° 28. Samedi 9 juillet 1898.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
Etranger : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton: 15 cent. — **Suisse**: 20 cent.
Etranger: 25 cent. — **Réclames**: 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La douceur chez les jeunes filles.

Plusieurs personnes nous ont exprimé le désir de pouvoir lire, dans le *Conteur*, la charmante allocution, prononcée mardi, à la cérémonie des promotions, par M. Payot, directeur de l'Ecole supérieure des jeunes filles de la ville de Lausanne.

Nous avons fait part de ce désir à M. Payot, qui veut bien nous permettre de le satisfaire.

Voici cette allocution. Bien des mamans seront sans doute heureuses de la conserver, à l'intention de leurs filles :

* * *

Mesdemoiselles,

Malgré votre impatience d'entendre proclamer les résultats de l'année scolaire qui prend fin, vous ne refuserez pas quelques instants d'attention à votre directeur et l'accompagnerez, avec cette cordialité et cet élan qu'il connaît, sur les bords enchanteurs de notre lac.

Gravissons, si vous le voulez bien, les collines qui s'étendent au pied du Cubly et arrêtons-nous dans cette oasis qui s'appelle le cimetière de Clarens. Parmi de nombreuses tombes illustres, accordons un regard à celle d'un écrivain de race, profond penseur, du Genevois Amiel. Une pierre modeste indique la place où il repose. Sur cette pierre sont gravés ces mots : « Aime et sois d'accord », d'accord avec toi-même : ne rabaisse jamais ton idéal, mais rapproche-toi de lui, hausse-toi jusqu'à lui.

Or Amiel prétend que nos idées, nos convictions sont moins le reflet de ce que nous sommes que l'indice de ce qui nous manque. Pour être paradoxale, la remarque n'est pas absolument fausse. Qui apprécie la santé sinon ceux qui l'ont perdue ou ont risqué de la perdre ? Qui sent tout le prix de la joie et de la gaîté sinon les âmes tristes ? Qui comprend ce que vaut l'énergie sinon celui qui en manque et qui appréciera le charme de la douceur, sinon celui qui a un tempérament violent ?

Si aujourd'hui je vous parle de la douceur, de même qu'il y a deux ans je vous conviais à la bonne humeur, serait-ce peut-être, au dire d'Amiel, que je ne possède ni l'une ni l'autre ? C'est possible, et c'est une raison de plus de vous entretenir, pendant quelques secondes seulement, de ce qui me paraît l'un des fleurons les plus précieux de la couronne d'une jeune fille.

Savez-vous ce que dit de la douceur miss Edgeworth ? Ecoutez-la : « Le défaut de douceur ne peut se compenser chez une femme par aucune autre vertu ».

C'est bien sévère, semble-t-il : ce témoignage vous paraît suspect. Que penserez-vous alors de l'opinion de Jean-Jacques Rousseau, un Genevois encore comme Amiel, mais entre bons confédérés on peut se faire des emprunts. Lorsqu'on parlait d'une jeune fille à Jean-Jacques, raconte un moraliste français, il prenait une plume, du papier et disait : Est-elle jolie ? — En cas de réponse affirmative, il posait zéro. A-t-elle des talents ? Encore zéro. De l'esprit ? Nouveau zéro. De la douceur ? Combien de degrés ? — Quatre ? Cinq ? C'est alors que les zéros prenaient de l'importance, car il les faisait précéder des chiffres 4 ou 5. Il y avait ainsi des jeunes filles dont la valeur intellectuelle et morale était de 4000, d'autres de 500, d'autres de 30,000, suivant le nombre des mérites qu'elles ajoutaient à celui d'être douces et suivant l'intensité de leur douceur. – Qu'est-ce à dire sinon que pour Rousseau les qualités d'une jeune fille sont nulles, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de celle qu'il plaçait au premier rang, de la douceur.

Mesdemoiselles, je m'arrête. Un seul mot cependant en terminant. Je connais l'intelligence, la vivacité d'esprit, la puissance de travail, même de réflexion d'un très grand nombre d'entre vous. Je pose, suivant le système de Rousseau, zéro, zéro, zéro. De quel chiffre dois-je les faire précéder ? — 5 ? 4 ? Faut-il descendre à 2 ? à 1 ? ou, chose horrible à penser, à zéro ? Mesdemoiselles, répondez. Dites que Rousseau était déséquilibré, je veux bien. Mais son arithmétique est-elle si fantaisiste ? et au fond de votre cœur ne l'approuvez-vous pas ? Ne seriez-vous pas fières, que dis-je fières, heureuses de voir vos qualités intellectuelles et morales rehaussées par la valeur que leur prêtera votre douceur ? C'est si contagieux la douceur et cela fait tant de bien ! Demandez à vos mères, Mesdemoiselles, quelle félicité les inonde, lorsque cette vertu, qui est souvent un don naturel, mais que l'on peut acquérir, vous savez la faire briller au foyer domestique. Leur approbation pourra soutenir vos efforts et vous aider à faire triompher dans votre vie la maxime que je citais au début : « Aime et sois d'accord ».

Nous recevons du comité central de la **Société de Zofingue** la lettre suivante :

Lausanne, 5 juillet 1898.

Rédaction du *Conteur vaudois*, à Lausanne.

Monsieur le Rédacteur,

Le *Conteur vaudois* ayant publié, dans son numéro du 18 juin, quelques notes sur les origines et l'histoire de « l'Helvetia », nous nous permettons de relever certaines affirmations, qui, concernant la Société de Zofingue, sont inexactes, et auxquelles nous ne voudrions pas paraître acquiescer en gardant le silence.

Nous n'avons pas à discuter les motifs qui ont poussé à la refondation de l'Helvetia en 1858, mais nous pouvons affirmer que les tendances *conservatrices* reprochées à la Nouvelle Zofingue, n'étaient autres que le désir de *conserver* ses anciennes traditions de neutralité politique, dans la conviction qu'il est préférable qu'une société d'étudiants ne soit pas inféodée à un parti politique, et que la libre discussion vaut mieux que le parti-pris pour des jeunes gens dont plusieurs ne sont point encore électeurs.

Il en ressort que mettant en parallèle Zofingue et l'Helvetia, il est faux de parler d'une « divergence des opinions politiques », si parfois quelqu'une des sections de Zofingue a paru incliner vers telle ou telle tendance, la faute en a presque toujours été à ses adversaires, qui, soit par ignorance, soit avec intention, se sont efforcés de lui attribuer une couleur politique qu'elle ne voulait pas avoir. La composition très diverse des dix sections zofingiennes a exposé souvent notre société à ces attaques, qui venant, soit de droite soit de gauche, ont quelquefois trouvé créance ; nous tenons aujourd'hui à rétablir les faits, et à protester contre toute allégation tendant à fausser le caractère de notre société.

Veuillez donner connaissance de cette rectification dans votre prochain numéro, et agréer, Monsieur le Rédacteur, l'expression de notre considération distinguée.

E. Correvon, cand.-jur.,
Président central de Zofingue.
Dr J. Gonin,
ancien Président central de Zofingue.

La bâtisse

AUTREFOIS — AUJOURD'HUI

Depuis un certain nombre d'années, on démolit et on construit fort dans notre Suisse romande, aussi lira-t-on avec intérêt les lignes suivantes, publiées dans le *XIXe Siècle*, par M. A. Callet, sous le titre : « La construction nouvelle à Paris » :

L'approche de l'Exposition, le désir de placer à un taux un peu rémunérateur les capitaux improductifs, donnent à la construction dans Paris une impulsion énorme et si le père Nadaud revenait parmi nous il pourrait dire que *le bâtiment va*. Partout ce sont des échafaudages, des treuils, des maisons qu'on jette bas, des constructions qu'on élève.

Et, cependant, il est à remarquer que ces travaux n'apportent pas une gêne bien considérable à la circulation dans nos rues. C'est que de nouveaux procédés, une machinerie nouvelle ont permis d'édifier des bâtisses importantes sans bruit et sans encombrement.

Autrefois, il n'y a pas bien longtemps, c'était une grosse affaire de bâtir une maison. On creusait lentement et par des procédés primitifs le sol qui devait recevoir les fondations, puis des fardiers énormes traînés et remorqués par des manœuvres amenaient des pierres brutes énormes qu'à grand bruit et avec grande poussière, les compagnons taillaient sur place ; la rue était encombrée et défoncée. Au bout de longs mois, on commençait la construction, on entassait alors devant la façade de la maison future, en plaine rue que souvent on devait barrer, le sable, la chaux, les mœllons ; et lentement on voyait les apprentis charrier le sable, délayer le *mourtia*, se passer de main en main les mœllons.

Dès que l'on était parvenu au premier étage on dressait alors de hauts échafaudages qui s'avançaient jusqu'au milieu de la rue. Des poutres énormes faisaient saillie dans la rue, menaçant le passant qui devait faire un long détour. On taillait ensuite et on assemblait sur place « sur le tas » les pierres ; on agençait les poutres et les solives. Au moindre froid, aux jours sacrés de la Saint-Lundi, le chantier était désert et le travail chômait pendant souvent de longs mois. La maison mettait parfois deux ou trois ans à s'édifier et coûtait fort cher.

Bientôt ces « fameux embarras de Paris, ces croix de sinistre présage, ces poutres branlantes » dont Boileau avait tant de crainte pour l'édifice de sa perruque, ne seront plus qu'un souvenir effacé des âges anciens. L'architecture moderne a changé tout cela.

Derrière une clôture où s'étalent des affiches multicolores, et souvent dans une maison de bois qui garantit des intempéries, on démolit le logis ancien et on enlève les terres d'une manière méthodique grâce à des pentes douces et des banquettes échelonnées. En peu de temps, des milliers de mètres cubes